

Jaan Valsiner

Clark University, Worcester, États-Unis

LES RISQUES D'UNE PSYCHOLOGIE SOCIALE APPLIQUÉE

*« (...) pour l'instant, la société
(c'est-à-dire les groupes industriels, politiques etc.)
pose la question et suggère quel type de réponse doit être donné »
Moscovici, 2001, p. 84*

Traduit de l'anglais par Birgitta Orfali

La science – comme *Wissenschaft* – a besoin d'une autonomie relative par rapport au système sociopolitique dans n'importe quelle société. Une telle distanciation entre science et société est pleine de tensions – entre le besoin de produire un savoir généralisé et son application concrète.

Les sciences sociales contemporaines perdront peut-être leur autonomie en devenant de plus en plus socialement signifiantes. Cela veut dire que leur savoir-faire est récupéré par différents groupes d'intérêt sociopolitiques dans toutes les sociétés. Cela n'est pas surprenant. Parmi les nombreuses inventions de l'humanité, le savoir est l'un des fers de lance de la construction de masse. En tant que tel, le savoir n'est pas neutre : divers groupes d'intérêt se positionnent pour le posséder. Le savoir *est* pouvoir social, mais parallèlement *ce qui est considéré comme du savoir* est défini par des pouvoirs sociaux. Avant la Première Guerre mondiale, l'émergence de la psychologie de l'éducation appliquée en Amérique du Nord a mené à la domination du pouvoir institutionnel des administrateurs de l'école au détriment des enseignants et a déterminé quels types de savoirs étaient « socialement pertinents » pour les enfants. Alors que pour les enseignants, travaillant avec de vrais enfants, un tel savoir relevait de processus liés à l'enseignement et à l'apprentissage, pour les administrateurs cela devait mener à des tests standard sur les résultats de tels processus (d'où la redistribution sociale des élèves, Danzig, 1990, p. 102-106). L'intérêt pour les processus psychologiques a été largement absent dans les pratiques psychologiques nord-américaines et cela n'est guère étonnant. De même l'évaluation sociale de savoirs quantifiés en psychologie a dominé du fait d'une demande de l'ordre social, même si son rôle dans la construction d'un savoir de base en psychologie posait problème (Valsiner, 1997, chapitre 3).

Les « Semiotic Demand Settings » (SDS) et les discours sur le savoir scientifique

En plus de définir quels types de savoirs sont à privilégier, les institutions sociales mettent en place le champ des discours sociaux pour ces formes de savoir. Cela se fait grâce aux « Semiotic Demand Settings » (SDS, Valsiner, 2000, p. 125). Grâce à ces SDS, les institutions sociales orientent les gens dans leurs sentiments, leurs pensées et leurs actions au sujet de différents types de savoirs.

Les SDS sollicitent trois sous-zones dans le domaine général du sens d'un objet, séparés par des limites de NON-DIT/DIT (/ signifiant des limites strictes) et dans la dernière zone (DIT) : PEUT-ÊTRE DIT et HYPER DIT (Valsiner, 2002). Tout domaine de l'expérience humaine pourra relever culturellement de ces focalisations socio-institutionnelles rapportées à la personne de trois manières. Il y a tout d'abord le royaume du NON-DIT, sous-catégorie de l'expérience personnelle, qui est exclu des discours légitimes. Certaines de ces exclusions sont assurées par les normes sociales, d'autres sont spécifiquement protégées car relevant d'une « signification zéro » (Ohnuki-Tierney, 1994). Le reste s'inscrit dans la « zone de mouvement libre » (Valsiner, 1997) de discours : le PEUT-ÊTRE DIT. Les expériences dans ce domaine peuvent être racontées, mais d'habitude elles ne le sont pas, tant qu'il n'y a pas d'enjeu précis qui rende nécessaire un discours. La plupart des expériences humaines appartiennent à ce PEUT-ÊTRE DIT.

Le troisième champ du discours (l'HYPER DIT) renvoie à ce que les institutions sociales promeuvent par tous les moyens dont elles disposent. Les discussions sur « ce qu'est la science » (dans le cas de la psychologie) ou même sur l'état actuel des sciences sociales s'insèrent dans la négociation sociale grâce à l'HYPER DIT. En amenant les participants dans la négociation à débattre, à l'infini, de « la psychologie comme science », « des nécessaires contributions de la psychologie à la société », les organisateurs de l'HYPER DIT orientent la formation d'un consensus social donné. L'histoire de la psychologie fournit divers exemples sur la façon dont les SDS ont orienté cette discipline vers différentes directions.

La psychologie sociale du xx^e siècle : entre l'Europe et l'Amérique

La psychologie sociale telle qu'elle existe aujourd'hui a eu une histoire compliquée au siècle dernier et porte encore les stigmates de cette histoire. Elle s'est petit à petit écartée de l'étude de problèmes humains fondamentaux et des phénomènes relevant de l'expérience personnelle pour devenir une « psychologie sociale de gentils » (Moscovici, 2001, p. 79). Elle est devenue prestataire de services pour des sujets étroitement définis et appliqués. On peut considérer qu'elle sert le pouvoir socioéconomique de certaines sociétés plutôt que d'autres. Cela est évident si l'on considère l'autre versant de la « psychologie des gentils » (bourgeoisie moyenne occidentale aisée) pour qui les questions relatives à la

« psychologie des pas trop gentils » relève conceptuellement de définitions en termes de « terrorisme » (au lieu « d'inégalité »), « violence » (au lieu « d'exploitation ») et « trafic de drogues » (au lieu « d'entreprises lucratives »). Quels problèmes la psychologie sociale doit-elle étudier (et comment elle doit le faire) est indiqué dans les mécanismes SDS pour chaque pays à un moment donné¹.

La psychologie sociale en Europe a été initiée au début du XX^e siècle à partir des traditions holistiques française et germanique (Valsiner et Van der Veer, 2000). L'histoire linguistique traditionnelle française et germanique étant pétrée de controverses internes (Ash, 1998), quelques-unes des traditions pionnières (notamment la *Ganzheitspsychologie*, Diriwächter, 2003 ; la phénoménologie, Köhler, 1966) ont disparu du paysage psychosociologique après des débuts prometteurs (Hellpach, 1933). Parallèlement, l'intérêt pour les phénomènes de la vie quotidienne s'est évanoui. Les racines européennes de la psychologie sociale ont prévalu dans le Nouveau Monde, pour un certain temps du moins.

Le Nouveau Monde constituait un terrain très spécial pour la psychologie, fondé sur des bases religieuses mais prétendant être autonome par rapport à de telles bases.

La psychologie américaine voulait se constituer comme science pertinente mais pas comme science sociale. Son approche devait être celle d'une science naturelle, même si son champ d'application en dernier recours se trouvait au sein des membres de sociétés réelles (Danziger, 1990, p. 88).

Cependant, la « société réelle » aux États-Unis a toujours été autocentrée, comme celle des États-Unis et/ou d'autres pays qui poursuivent leur entreprise missionnaire et zélée pour construire la « société démocratique ». Derrière la pluralité des idéologies prônée par les États-Unis, se trouve une forte tendance à l'autocratie qui s'articule sur la glorification de l'opinion publique de masse (le « mainstream »), ce qui, bien entendu, génère un arsenal fourni d'instruments pour la persuasion des masses. Cette caractéristique de la société américaine est historiquement prégnante puisqu'on retrouve des documents en ce sens dès le XIX^e siècle (cf. le voyage de Tocqueville en Amérique).

Les paradoxes du développement de la psychologie sociale importée d'Europe aux États-Unis ont suivi les contradictions nombreuses de cette demande sociale. La psychologie sociale américaine des premières décennies qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale était une curieuse synthèse de demandes sociétales américaines et de traditions issues de la *Gestaltpsychologie* venant de l'émigration européenne. Dans les années 1940-1960, les psychologues sociaux américains utilisaient leur compréhension intuitive des phénomènes humains de base, tandis que le reste de la psychologie dans le pays s'occupait de la *psyché* humaine en étudiant le comportement de rats en laboratoire. On peut saisir la juxtaposition des traditions issues de l'immigration et autochtones dans la définition de la discipline donnée il y a cinquante ans : la psychologie sociale consiste en l'étude *scientifique* de l'*expérience* et du *comportement* des individus *en relation* avec des *situations* fournissant des *stimuli*. Les stimuli sociaux sont composés de gens (individus et groupes) et d'items relevant de cadres socioculturels (Sherif et Sherif, 1956, p. 4, *c'est nous qui soulignons*).

L'héritage subjectif des phénomènes européens est ici mis en relief : l'investigation orientée fonctionne côte à côte avec le résultat (comportement) escompté. L'emphase sur l'aspect relationnel (personne/relation à l'environnement) – les personnes venant d'Europe sont perçues comme des

«produits complets» de personnes et de cultures (*ibid.* p. 8) – rend un tribut à l'éthos pragmatiste. La psychologie sociale s'approchait (peut-être trop?) des questions fondamentales relatives à l'expérience humaine dans des contextes sociaux².

Alors que dans le contexte nord-américain des années 1930 à 1960, la majeure partie de la psychologie niait la réflexion interne, les psychologues sociaux liés aux courants issus de Lewin et d'Allport élaboraient leurs travaux sur des expériences de vie humaine réelle (vie en cités, dans des groupes, dans des contextes de guerre ou à l'école). Le phénomène de vie quotidienne était central dans les études expérimentales classiques de psychologie sociale (Asch, 1956; Milgram, 1992; Sherif, 1935; Sherif, Harvey, White, Hood et Sherif, 1961).

Dans les années 1970, la situation change. L'orientation behavioriste de la psychologie nord-américaine se transforme et devient cognitive: une terminologie «mentalistique» d'*idées*, de *pensées*³ et de *sentiments* n'étant cependant toujours pas de mise. La psychologie sociale se divise: une partie se considère en termes historiques et en rapport avec le constructionnisme social (Gergen, 1982, 1985; Gergen et Gergen, 1984) tandis que l'autre adopte la nouvelle re-définition cognitive de la psychologie sociale expérimentale. Le contraste reste identique à celui énoncé par Wilhelm Wundt dans sa *Völkerpsychologie* au début du XX^e siècle: une tradition expérimentale construit des savoirs sur les résultats des fonctions psychologiques tandis que l'orientation historique tente de produire du sens dans les phénomènes complexes des représentations, des récits et de l'identité.

Après la Seconde Guerre mondiale, la psychologie sociale en Europe devient une histoire d'importation américaine (Graumann, 1998). C'est l'histoire d'idées originellement européennes qui transitent par l'Amérique du Nord pour revenir, purifiées et articulées à des méthodes (séparées d'un contexte théorique plus vaste) et réinsérées dans un contexte européen comme partie de l'effort missionnaire américain pour diffuser les avancées scientifiques «les plus modernes». Comme face à n'importe quelle activité missionnaire, cela a mené à une résistance de la psychologie sociale européenne, même si cette dernière continue à s'articuler sur les relations de rôles sociaux métascientifiques, introduites par les missionnaires. Alors que l'ensemble des représentations sociales grâce auquel la société américaine a domestiqué la psychologie importée reste unique (Moscovici, 2001), le courant «européen» résistant en psychologie sociale n'a pas réussi à développer ses propres outils méthodologiques. Les SDS qui orientent la psychologie sociale en Europe ne diffèrent pas en principe lorsque les besoins demandés par la société «réelle» servent à orienter la discipline.

La méthodologie: de la fragmentation à l'unité du savoir

La psychologie contemporaine opère grâce aux SDS qui privilégient davantage les méthodes. Le choix d'une méthode appropriée comme règle générale a conduit à la prise de décision sur l'évaluation méthodologique fondée sur le consensus des chercheurs. La prolifération, par exemple, d'une tradition

quantitative et expérimentale en psychologie sociale a conduit à l'adoption de l'analyse de variance en tant que schéma métathéorique et a dominé la nature structurée des phénomènes originels (Thorngate, 1986). En fait, la *méthode* d'analyse de variance a été élevée au statut de *théorie* (Gidrenzer, 1993).

Si l'on retourne à l'une des figures marquantes du développement de la psychologie sociale des années 1950, Léon Festinger, on comprend que le domaine s'est spécialisé dans l'étude de petits problèmes requérant l'utilisation de méthodes validées par consensus et d'une précision technique importante; mais la précision de la mesure et la précision du contrôle expérimental sont des moyens pour arriver à une fin: la découverte d'un nouveau savoir. Trop d'emphase portée sur la précision peut mener à un projet de recherche stérile. À mon avis, il y a quelque chose de l'ordre d'une «précision prématurée» qui insiste sur la nécessité du niveau empirique, alors qu'au niveau théorique, les concepts restent plutôt vagues. Il est vital d'accepter l'aspect vague pour découvrir de nouveaux savoirs. Comment peut-on insister sur la précision empirique au début d'une idée qui semble importante et prometteuse? Si on le fait, l'idée sera tuée; elle ne peut répondre à de telles attentes lors de sa naissance (Festinger, 1980, p. 252).

L'idée de Festinger est au cœur de la création du savoir: *la précision de la méthode* peut faire sens seulement si la question posée, articulée à une *précision théorique*, est elle-même formulée de manière suffisamment générale. Pour les sciences, la question de la méthodologie est celle d'un cycle herméneutique – *un cycle méthodologique* (cf. figure 1 et pour les prémisses de cette idée, cf. Branco et Valsiner, 2000, chapitre 5). Le cycle entretient des relations constantes entre des affirmations générales, des élaborations théoriques, des phénomènes et finalement des méthodes. La primauté de certaines relations sur d'autres est indiquée par un trait plus épais, une grosse flèche dominant les plus fines.

Le dessin de la figure 1 renvoie au cadre idéal de relations et non à celui observé en psychologie. Les méthodes sont ici de simples instruments pour transformer des phénomènes en données, en accord avec la nature des phénomènes d'une part et les constructions théoriques d'autre part. Ceci s'inscrit dans la tradition européenne du *Wissenschaft*.

L'accès social aux phénomènes: l'autonomie des êtres humains

La psychologie sociale est consciente des contraintes imposées aux gens qui participent à des recherches (Ceci, Peters et Plotkin, 1985). Tant que la recherche en psychologie s'intéresse aux phénomènes concernant autrui pour recueillir des données utilisables par le chercheur lui-même, l'échange entre agents autonomes (participants, chercheur et sujet) reste crucial.

L'autonomie de la personne est une représentation très marquée en Amérique du Nord. Elle renvoie au label de *société individualiste* caractéristique des États-Unis et scelle l'unité de la personne et de la société (les États-Unis figurent comme les champions pour combiner les actions individuelles et la

conformité à la communauté, Mead, 1930). Ainsi, user de discours sur *l'intérêt pour l'individu* cache peut-être une fonction opposée : l'intérêt pour les institutions sociales à maintenir les individus dans des rôles socialement prescrits. Toute preuve scientifique pouvant révéler cette confiance n'est pas nécessaire, à moins d'agir pour les besoins institutionnels.

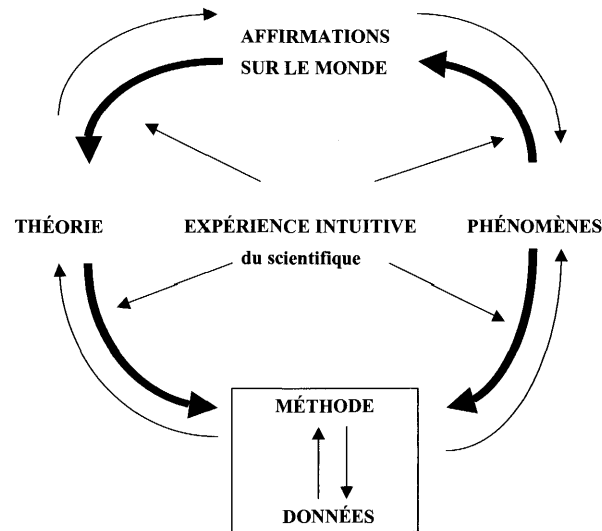


Figure 1. Le cycle méthodologique

L'emphase très forte sur la «protection des sujets humains» qui s'est développée en psychologie dans le contexte américain (Baumrid, 1964) peut être considérée comme une défense des institutions qui craint que l'accès de la psychologie sociale à certains phénomènes n'amointrisse la croyance dans les institutions. Ainsi, dans le contexte d'un gouvernement démocratique, il est symboliquement dangereux que des sous-composantes non démocratiques (totalitaires) des institutions démocratiques soient publiquement repérées⁴. La psychologie sociale a été trop proche d'une révélation sur la nature véritable de la société humaine, les mécanismes basiques par lesquels les individus sont liés aux institutions. C'est pourquoi elle a été empêchée dans l'étude de cette réalité par des moyens rhétoriques articulés à l'intérêt éthique pour les individus et les droits (inaliénables) de l'homme (Katz, 1972).

Quo vadis : consensus groupal ou nouveau *Wissenschaft*?

Ce ne sont pas seulement les sujets qui participent à une recherche qui sont devenus inaccessibles pour les chercheurs mais aussi ces derniers eux-mêmes qui sont devenus secondaires par rapport au «travail en équipe» institutionnellement approuvé. Le rôle du chercheur individuel s'est amenuisé et a profité au travail en équipe (comme au CNRS, par exemple). Affirmer que les idées nouvelles naissent d'un travail d'équipe scientifique normal et quotidien (au sens de Thomas Kuhn) au sein d'entreprises semble diminuer le rôle de l'esprit d'un chercheur individuel.

Cela n'est pas surprenant à une époque où les institutions prennent le pas sur la science. Les instituts de recherche sont des institutions sociales qui négocient leur rôle avec d'autres institutions – non scientifiques – au sein de sociétés données. Ces dernières ne partagent pas le même point de vue scientifique – *Wissenschaft* – mais traitent les produits de la science comme des outils symboliques dans leur quête de pouvoir au sein de chaque société. Les sciences sociales sont devenues importantes dans la société et en le devenant, elles ont perdu de leur importance comme créatrices de savoirs. Cette dynamique ressemble au ruban de Möbius puisque l'importance devient non importante et vice-versa. Cela fournit des matériaux nouveaux pour la psychologie sociale des sciences sociales. Ce ruban ne permet cependant pas de nouveaux développements alors qu'ils sont tellement nécessaires en sciences sociales.

NOTES

1. L'histoire des sociétés fournit des contrastes intéressants: lors de la Guerre civile en Russie, en 1918-1921, les viols étaient ainsi considérés non comme des traumatismes psychologiques mais comme des tests « d'endurance révolutionnaire » (Valsiner, 1996).
2. Cf. « ... la véritable avancée de la psychologie sociale américaine ne réside pas tant dans ses méthodes empiriques ou sa théorie constructionniste que dans le fait qu'elle cherche ses thèmes de recherche et le contenu de ses théories dans des questions relatives à sa propre société » (Moscovici, 2001, p. 80). Il résulte de ce succès une impossibilité fondamentale à s'exporter dans d'autres sociétés (au niveau local, non généralisé) et une pénétration dans les discours du pouvoir sociopolitique de la société américaine contemporaine.
3. Cf. l'usage récurrent du terme cognition au pluriel au lieu d'idées ou de pensées dans la psychologie contemporaine.
4. Il suffit ici de reprendre les propos de Milgram (1974, p. 189) qui explique la spécificité de la société américaine par rapport aux autres sociétés dans le monde: «les résultats, tels qu'ils apparaissent en laboratoire, sont dérangeants pour leur auteur. La nature humaine – ou plus spécifiquement *le type de caractère produit dans la société démocratique américaine*, ne pourrait isoler ses citoyens de la brutalité et des traitements inhumains lorsqu'elle se trouve sous l'emprise d'une autorité malveillante. Une proportion importante de gens fait ce qu'on lui dit de faire, sans tenir compte du contenu des actions demandées et sans problèmes de conscience tant qu'ils comprennent que l'ordre vient d'une autorité légitime » (c'est nous qui *soulignons*).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASCH, S., «Studies of independence and conformity: I. A minority of one against a unanimous majority», *Psychological Monographs*, 70, 9, 1956, p. 1-70.
- ASH, M., *Gestalt psychology in German culture 1890-1967*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- BAUMRIND, D., «Some thoughts on ethics of research: after reading Milgram's "Behavioral study of obedience"», *American Psychologist*, 19, 1964, p. 421-423.
- BRANCO, A. U., VALSINER, J., «Changing methodologies: A co-constructivist study of goal orientations in social interactions», *Psychology and Developing Societies*, 9, 1, 1997, p. 35-64.
- CECI, S. J., PETERS, D., PLOTKIN, J., «Human subjects review, personal values, and the regulation of social science research», *American Psychologist*, 40, 9, 1985, p. 994-1002.
- DANZIGER, K., *Constructing the subject*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- DIRIWÄCHTER, R., «What really matters: keeping the whole», présenté à la 10th Biennial Conference of ISTP, Istanbul, June, 2003, p. 24.
- FESTINGER, L., «Looking backward», in FESTINGER, L. (dir.), *Retrospections on social psychology*, New York, Oxford University Press, 1980, p. 236-254.
- GERGEN, K. J., *Toward transformation in social knowledge*, New York, Springer, 1982.
- GERGEN, K. J., «The social constructionist movement in modern psychology», *American Psychologist*, 40, 3, 1985, p. 266-275.
- GERGEN, K. J., GERGEN, M. M. (dir.), *Historical social psychology*, Hillsdale, N. J., Erlbaum, 1984.
- GIGERENZER, G., «The Superego, the Ego, and the Id in statistical reasoning», in KEREN, G., LEWIS, C. (dir.), *A Handbook for data analysis in the behavioral sciences: Methodological issues*, Hillsdale, N.J., Erlbaum, 1993, p. 311-339.
- GRAUMANN, C. F., «Introduction to a history of social psychology», in HEWSTONE, M., STROREBE, W., CODOL, J.-P., STEPHENSON, G.M. (dir.), *Introduction to social psychology: A European perspective*, Oxford, Blackwell, 1988, p. 3-19.
- HELLPACH, W., *Elementares Lehrbuch der Sozialpsychologie*, Berlin, Springer, 1933.
- KATZ, J., *Experimentation with human beings*, New York, Russell Sage Foundation, 1972.
- KÖHLER, W., «Theories of value», in KÖHLER, W., *The place of value in a world of facts*, New York, Liveright, 1966, p. 38-58.
- MILGRAM, S., *Obedience to authority*, New York, Holt, 1974.
- MILGRAM, S., *The individual in a social world: Essays and experiments*, New York, McGraw-Hill, 1992.
- MEAD, G. H., «The philosophies of Royce, James, and Dewey in their American setting», *International Journal of Ethics*, 40, 1930, p. 211-231.
- MOSCOVICI, S., «Society and theory in social psychology» in DUVEEN, G. (dir.), *Social representations*, New York, New York University Press, 2001, p. 78-119.
- OHNUKI-TIERNEY, E., «The power of absence: zero signifiers and their transgressions», *L'Homme*, 34, 2 (Whole No. 130), 1994, p. 59-76.
- SHERIF, M., «A study of some social factors in perception», *Archives of Psychology*, n° 187, 1935, p. 1-60.

- SHERIF, M., SHERIF, C. W., *An outline of social psychology*, New York, Harper and Brothers, 1956.
- SHERIF, M., HARVEY, O. J., WHITE, B. J., HOOD, W. R., SHERIF, C. W., *Intergroup conflict and cooperation: The Robbers Cave experiment*, Norman, Okla., The University Book Exchange, 1961.
- THORNGATE, W., «The production, detection, and explanation of behavioural patterns», in VALSINER, J. (dir.), *The Individual subject and scientific psychology*, New York, Plenum, 1986, p. 71-93.
- VALSINER, J., «Social utopias and knowledge construction in psychology», in KOLTSOVA, V. A., OLEINIK, Y. N., GILGEN, A. R., GILGEN, C. K. (dir.), *Post-Soviet perspectives on Russian psychology*, Westport, Ct., Greenwood Press, 1996, p. 70-84.
- VALSINER, J., *Culture and the development of children's action*, New York, Wiley, 1997.
- VALSINER, J., *Culture and human development*, Londres, Sage, 2000.
- VALSINER, J., *Comparative study of human cultural development*, Madrid, Fundacion Infancia y Aprendizaje, 2001.
- VALSINER, J., «Talking and acting: Making change and doing development», *Narrative Inquiry*, 12, 1, p. 77-188, 2002.
- VALSINER, J., VAN DER VEER, R., *The social mind*, New York, Cambridge University Press, 2000.